

HERCULE VALJEAN

Les hommes sans visage

ÉDITIONS
MONTREAL
DÉTECTIVE *Enrg.*

BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino noir # HS-035

Les hommes sans visage

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 687 : version 1.0

Les hommes sans visage

Collection *Domino noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Le premier homme

Le vaste bureau présidentiel du syndicat minier Rive d'Or.

Le riche bureau d'une mine riche.

L'exécutif vient de terminer une conférence. Les cendriers sont pleins, la table est couverte de papiers épars.

L'appartement regorge de la fumée bleue du tabac.

Antoine Boulet, président du syndicat, attira vers lui un cinquantaine de cigarettes.

Il en prit une, et poussa la boîte vers son voisin, le vice-président Gustave Gagné. Il en prit une.

Il poussa la boîte à son tour, cette fois vers

Gédéon Blais, vice-président et gérant général.

Blais sourit légèrement.

– Vous savez que je ne fume pas.

Gagné s’excusa, et montrant la boîte il dit à
Hector Marleau, le secrétaire trésorier :

– Cigarette ?

– Merci, j’ai ma pipe...

– C’est vrai, j’oubliais que vous fumez la pipe.

Les quatre hommes causèrent encore quelques minutes, de choses et d’autres, de politique, de rationnement, et de golf.

Puis chacun ramassa ses papiers, et on plia bagages.

Il était six heures du soir.

Antoine Boulet, le président, sortit le premier. Cinquante ans, bedonnant, cheveux encore noirs, et les yeux vifs.

Gustave Gagné le suivait à deux pas.

Gagné, plus jeune, avait toutes les caractéristiques de l’homme qui s’est conservé jeune et souple grâce à la culture physique et au

sport. Blond cendré, il marchait avec ce rebondissement du talon propre au boxeur ou au coureur.

Gédéon Blais sortit ensuite.

Blais était l'antithèse des deux précédents.

Petit, chétif, habit de mauvaise coupe, visage maigre et tourmenté.

D'ailleurs, un bilieux évident.

Le dernier à sortir, le secrétaire-trésorier Hector Marleau, retarda de quelques instants.

Celui-là était plus jeune.

C'était le plus actif des quatre associés.

Âgé de tout au plus trente ans, Hector Marleau avait réussi à édifier, en quelques années, les bases d'une importante fortune.

Des directorats dans nombre de compagnies, des blocs de parts dans d'autres, et surtout un grand talent de manipulateur.

Un flair magnifique qui lui faisait acheter pour la revente immédiate, sur un influx subit, une montée, ou même une baisse, car Marleau jouait

à la hausse, ou à la baisse avec la même facilité.

Marleau était l'instigateur du syndicat Rive d'Or

Il avait organisé la compagnie, approché Boulet, Gagné et Blais, les avait intéressés.

Le jeu avait valu la mise.

Rive d'Or signifiait une fortune.

L'agrégation du capital-action et de la richesse d'exploitation en faisaient une des entreprises minières les plus prometteuses.

Le public s'arrachait les parts, et la moindre hausse amenait une cohue surveillant anxieusement le tableau indicateur des courtiers.

Marleau avait fait là la meilleure affaire de sa vie.

Malgré qu'il n'eut qu'un nombre limité de parts d'organisation, il recevrait, pour ses parts, une valeur équivalente à une fortune moyenne.

Ce jour-là, Marleau avait encore gagné son point.

La manipulation qu'il avait proposée au

conseil d'administration ferait bondir les parts communes de sept à huit points.

Il souriait d'un air satisfait.

Il sortit, fermant les portes derrière lui, ne se hâtant pas.

Boulet, le président, rendu dehors, avait filé directement chez lui, où un dîner l'attendait.

Gagné s'était rendu dans un grand hôtel, rencontrer femme, pour aller à l'opéra.

Blais regagna le restaurant enfumé où il consommait en silence ses repas d'avare.

Marleau dîna dans un restaurant chic, et monta ensuite à son appartement.

Le soir était très beau. Un beau soir d'automne, clair et sec, avec un soleil qui ne se hâtait pas de se coucher, et qui vous rougissait tout un horizon.

À travers les canyons ménagés par les hautes bâtisses, on apercevait ce ciel flamboyant qui se parait des mille teintes mirifiques d'un coucher de soleil d'octobre.

L'air était sec, et frisquet.

Plus d'un homme avait sacrifié la mode à la date, et avait endossé un paletot.

Boulet dîna en grande compagnie.

Une dizaine d'invités étaient alignés autour de la table.

On dînerait là, puis on se rendrait ensuite à l'opéra, pour finir la soirée dans un club de nuit.

À mi-chemin du repas, Boulet se sentit indisposé.

Il se pencha vers sa femme.

– J'ai un mal de tête...

– Ta digestion ? La fatigue ?

– Non... Marleau insistait pour garder l'appareil de radio ouvert cet après-midi, durant l'assemblée... Ça m'a donné le mal de tête, je crois.

– Mais pourquoi ?

– Il prétendait qu'il avait besoin de ça pour mieux ramasser ses idées.

– Drôles d'idées...

– Tu sais comment il est, toujours original...

Madame Boulet se remit à la conversation avec ses invités.

Au bout d'une dizaine de minutes, elle se pencha de nouveau vers son mari.

– Le mal de tête ?

– Il ne se passe pas...

– Veux-tu t'excuser, et rester ici ce soir ?

– Je crois que ce serait préférable...

Madame Boulet réclama le silence, et expliqua les circonstances qui empêchaient son mari de les accompagner ce soir-là.

On acquiesça de bonne grâce.

Le joyeux groupe prit le café, puis partit vers le théâtre.

Boulet reconduisit les invités, accompagnés de sa femme, et se trouva subitement seul dans la maison.

Il passa à la cuisine, prit une poudre

somnifère, et décida de se coucher tout de suite.

Il monta.

Les domestiques s'étaient retirés à leurs quartiers.

Seule une bonne lavait la vaisselle dans la cuisine.

Boulet monta, entra dans sa chambre.

Il se déshabilla lentement, esquissant parfois une grimace de douleur, quand le mal de tête se manifestait par un lancinement particulièrement violent.

En pyjama, sa toilette faite, il éteignit la lumière, et se coucha.

Une demi-heure plus tard, il dormait paisiblement, calmé par le somnifère.

Alors une ombre sortit de derrière une draperie, marcha vers le lit.

Seul un gémissement étouffé indiqua qu'une tragédie venait de se produire.

II

Le deuxième homme

Un peu plus tard, Gustave Gagné, confortablement assis dans son siège à l'opéra, se pencha vers sa femme.

– Je ne sais ce que j'ai, mais j'ai un mal de tête... Sa femme se montra pleine de sollicitude.

– Veux-tu que nous sortions ?...

– Non... non, je vais rester...

Il essaya d'oublier cette douleur énervante.

Quinze minutes plus tard, le mal augmentait...

Je crois que je suis mieux de sortir, dit-il à sa femme...

Elle approuva.

– Je vais simplement aller prendre un peu d'air frais. Je t'attendrai dans le foyer. Ne t'inquiète

pas, ce n'est pas grave. Laisse finir la représentation, et tu me retrouveras à la sortie.

– Entendu.

Il se leva sans bruit, marcha jusqu'à la sortie, passa dehors. Au placier il montra son talon de billet, et fut dehors.

Un grand parc occupait l'avant du théâtre, de l'autre côté de la rue.

Il décida d'y aller prendre le frais.

Il traversa, s'engagea dans une allée.

Le parc, en ce soir frais, était complètement désert.

Comme il passait devant un bosquet particulièrement touffu, une main sortit, lui prit le bras.

Une autre main lui appliqua un linge chloroformé sur la bouche.

Il n'eut pas un cri.

Il tomba comme une masse, et l'ombre tragique le tira dans le bosquet.

Pendant quelques minutes, on entendit dans la

verdure des bruits étranges, des craquements, des frottements insolites.

Puis l'ombre sortit, un paquet sous le bras.

L'homme marcha jusqu'à la rue, longea le trottoir.

Arrivé à une bouche d'égout, l'ombre regarda autour, vit qu'elle était seule, alors elle se pencha, et jeta le paquet dans l'égout.

III

La sensation

Le lendemain matin, les journaux éclataient d'une manchette qui déchirait toute la première page :

« *Deux financiers atrocement torturés* »

On s'arracha les feuilles.

On se massa sur le coin des rues pour dévaliser les dépôts.

On lisait avec des sursauts de dégoût.

Crime terrible.

Sanglante tragédie qui devait pour longtemps défrayer la chronique.

Et du meurtrier, pas de traces.

Certains journaux, plus réservés, ne peignaient qu'une image incomplète de la tragédie.

Mais même cette sobre image faisait frissonner.

« On trouva le cadavre d'Antoine Boulet dans son lit. L'identification ne laisse aucune doute. Madame Boulet a immédiatement reconnu son mari grâce à une marque qu'il a sur une jambe. C'était le seul moyen, CAR LE MEURTRIER, À L'AIDE D'UN COUTEAU DE BOUCHER, A TRANCHÉ HORIZONTALEMENT LE VISAGE DE LA VICTIME, ET LUI A COUPÉ LES DOIGTS. »

Suivaient les détails.

Le sang.

La chair morte.

L'assassinat écoeurant.

Mais cela était pour Antoine Boulet.

Lisons plutôt ce qui se disait sur Gustave Gagné.

« Sa femme, inquiète de ne pas le voir dans le foyer du théâtre, alerta la police. On fit des recherches rapides, car il pouvait avoir eu une syncope dans les alentours du théâtre. On découvrit le cadavre presque aussitôt, dans un

fouillé du parc. ET CE CADAVRE AVAIT SUBI LA MÊME PROFANATION QUE CELUI D'ANTOINE BOULET. LE VISAGE ÉTAIT TRANCHÉ, ET LES DOIGTS COUPÉS. Encore une fois, identification facile. Vêtements, montre, marques de naissance, rien ne pouvait laisser un doute. C'était bien Gustave Gagné. »

Et la foule demanda :

« Pourquoi ? »

Pourquoi tant de boucherie ?

Pourquoi ce sadisme épouvantable ?

On cria :

« Un maniaque en liberté ! »

« Un boucher de chair humaine coure les rues ! »

Et on harcela la police.

« Avez-vous une piste ? »

« Sinon, pourquoi ? »

« Où est donc l'efficacité tant vantée de notre corps policier ? »

Les journaux se mirent de la partie.

Des éditoriaux cinglants abîmèrent les constables.

Mais les pauvres ne savaient plus où donner de la tête.

Pas d'empreintes.

Aucun témoin de gestes douteux.

Aucun mobile possible.

Les deux autres associés de Boulet et de Gagné étaient au-dessus de tout soupçon.

Blais avait un alibi parfait.

Il avait dîné, puis s'était rendu à sa chambre.

Il devait y passer la veillée et la nuit.

Mais il lui prit une envie d'aller voir sa sœur, à Saint-Constant sur Richelieu. Il était parti, et avait passé la veillée et la nuit chez cette parente.

Huit personnes pouvaient le jurer.

Marleau avait passé la veillée à l'opéra.

Il devait être chez lui toute la veillée aussi, mais à la dernière minute, il avait décidé d'aller à l'opéra.

Il avait causé avec madame Gagné et madame Boulet entre chaque acte.

À la sortie, il était allé manger dans un restaurant où il était client régulier.

On pouvait jurer qu'il avait été là pour une demi-heure.

Puis il avait regagné son appartement. Comme il avait oublié sa clé, il avait dû réveiller le concierge.

En tout et partout, aucun suspect.

Aucun mobile apparent.

Seulement deux cadavres affreusement mutilés, et l'idée qui s'implanta dans le cerveau du Domino noir. Voyons un peu.

IV

Le Domino noir

Les criminels crient de peur quand ils savent le Domino noir à leurs trousses.

Implacable, doué d'une intelligence rare, passé maître dans l'art du déguisement, fluide comme une ombre et glissant comme une anguille, le Domino noir jette le frisson sur la peau de ceux qu'il harcèle.

Personne ne sait qui il est.

On cherche et on suppose.

Mais personne ne cherche dans la bonne direction.

Personne ne suppose avec véracité.

Seul un homme, Benoît Augé, reporter au Midi, et assistant du Domino noir, pourrait dire

qui il est.

Il pourrait dire que le Domino noir est un fils de bonne famille, possesseur d'une grande richesse, qui donne toutes les apparences d'un désœuvré de grande classe.

Dans les cercles où il évolue, le Domino noir est un jeune homme classé.

On le prend pour un membre inutile de la société.

Ses inférieurs le regardent avec mépris.

Les matrones dont la fille commence à faner l'accueillent à bras ouverts, car, célibataire, il est un bon parti.

Les hommes le considèrent comme un oisif sans talent, et sans autre ambition que de se laisser vivre.

Mais sous cette apparence se cache le Domino noir, Némésis du crime, vengeur de l'opprimé, contempteur des lois de la pègre.

Quand le Domino noir entre en scène, les affaires marchent rondement, et l'investigation se termine toujours par des coups de feu punissant

une fois pour toutes ceux qui ont osé transgresser les lois humaines.

À la lecture de journaux, relatant les deux crimes étranges, le Domino noir avait froncé les sourcils.

Comme il ne désirait pas se mêler de cette investigation à moins que la police ne le lui demande, il se tint coi pendant trois jours, lisant les journaux, étudiant tous les rapports, pesant les pour et les contre de ces crimes.

Il ne fut pas surpris que son téléphone sonne, une journée, et que ce soit Benoît Augé qui l'appelle.

– Belœil veut ton aide.

Le gros Théo Belœil, chef de l'escouade des homicides de la police provinciale.

– Belœil ? dit le Domino noir.

– Oui. Il s'avoue impuissant à résoudre le crime.

– Bon, je vais m'en occuper.

– Je puis lui dire que tu seras là ?

– Oui... Et dis-lui aussi ceci... Ça lui aidera peut-être... Dis-lui qu'il me semble que si Blais n'avait pas décidé, à la dernière minute, d'aller voir sa sœur, il serait mort aussi. Et que si Marleau était resté chez lui, il serait probablement mort aussi... Autre chose... Ces crimes ne sont pas finis... Qu'il fasse surveiller Blais et Marleau... J'ai l'impression que leur vie est en danger.

– Je lui ferai le message.

– Et dis-lui que j'enverrai un représentant dès cet après-midi. Qu'il lui accorde toute liberté d'action.

– Bon.

Le Domino noir raccrocha la ligne d'air songeur.

Puis il entra dans son petit laboratoire privé, une merveille de disposition. Dans un réduit de quatre pieds par quatre, dont l'entrée était dissimulée dans le fond d'une garde-robe, on trouvait un équipement complet de laboratoire policier, microscopes, caméras d'agrandissement,

rayons-X, et caméras infrarouge.

Sur une table à gauche, un assortiment complet d'accessoires de maquillage.

À l'aide de ces articles, le Domino noir se mit à l'œuvre, et se composa une personnalité.

Une heure plus tard, au lieu du solide jeune homme, plein de sève et de vigueur qui était entré dans le réduit, un homme d'un certain âge, courbé, les traits fatigués, les yeux myopes derrière des lunettes, les cheveux grisonnants et la mine hâve sortait pour se rendre chez Théo Belœil.

Une fois de plus le Domino noir avait réussi une merveille de déguisement. On aurait pu examiner les traits de ce nouvel homme de très près, sans déceler la machination, tellement la cire et les adhésifs étaient appliqués avec art et précision.

Le Domino noir se rendit aux quartiers-généraux de la police.

– Je veux voir Théo Belœil.

On l'introduisit.

– Monsieur Belœil ? Un ami commun m’envoie vers vous. Je suis supposé recueillir des renseignements qu’il pourra ensuite utiliser.

Belœil, distrait, ne comprenait pas.

– Un ami commun ? Renseignements ?...
Comment vous appelez-vous ?

– Martial Prévost.

– Et qui est cet ami ?...

Le Domino noir sourit légèrement.

– C’est aussi un ami de Benoît Augé...

Belœil bondit.

– Le Domino noir !... Pourquoi ne l’avez-vous pas dit avant ?...

En quelques mots Belœil mit celui qui était supposé être l’émissaire du Domino noir au courant des faits.

Ce fut bref, car Belœil avoua n’en savoir pas beaucoup plus long que ce qui avait été dit dans les journaux.

Les deux financiers avaient été assassinés.

C'est tout.

Aucune traces, aucuns indices.

Rien.

Celui qui disait se nommer Martial Prévost réfléchit longuement.

– C'est tout ce que vous savez ?

– Oui.

– Me permettez-vous de mener mon enquête discrètement ?

– Vous avez une théorie ?

– Moi, non. Mais le Domino noir en a peut-être une. Il m'a suggéré une ligne de conduite à suivre dans mon interrogatoire.

– Ah !

– Oui, et j'ai bien l'intention de m'en tenir à ce plan. Car je crois bien que la solution est là.

– Puis-je en savoir plus long ?

– Trouvez pourquoi les cadavres ont été défigurés, vous avez la solution.

– Ordinairement, la défiguration est pour

empêcher qu'on reconnaisse la victime.

– Mais dans un tel cas, pourquoi Boulet aurait-il été tué dans son propre lit ? Et un criminel de l'intelligence du nôtre n'aurait-il pas pensé d'examiner le cadavre et de faire disparaître toute autre marque pouvant l'identifier ?

– Je vais dire comme vous, c'est une chose à peser dans la balance...

– Cette défiguration est l'aspect le plus troublant du crime, et comme dit le Domino noir, sa solution.

Théo Belœil regarda pensivement Martial Prévost..

– Allez donc, monsieur Prévost, faites votre enquête, nous allons poursuivre nos efforts... Le premier arrivé, le premier servi !.. Et si vous avez besoin de moi ou de mes services, à aucun moment, ne vous gênez pas.

– Entendu... Merci.

V

Un mal de tête

Martial Prévost, alias le Domino noir ne perdit pas un instant.

Il héla un taxi, se fit conduire en vitesse à l'appartement de Hector Marleau. Marleau était au bureau, mais son serviteur était là.

– Étiez-vous ici le soir du meurtre ?

– Oui.

– Quand monsieur Marleau est arrivé, est-ce qu'il avait mal à la tête ?

– Ordinairement, je ne le saurais pas. Mais ce soir-là, monsieur Marleau avait oublié sa clé, alors il a sonné durant quinze minutes, et n'a pas réussi à me réveiller. Notre sonnerie est un petit carillon sur le mur, et ma porte de chambre était fermée, il a été obligé de réveiller le concierge

pour entrer. Alors il m'a réveillé sitôt dans l'appartement, pour me chanter pouilles. Il s'est plaint d'avoir mal à la tête, au cours de son petit discours...

– Merci.

Dès sorti, le Domino noir tira de sa poche une découpeure de journal.

Il repéra le nom de la sœur de Gédéon Blais, à Saint-Constant sur Richelieu.

Il entra dans une pharmacie.

Signala 110...

Demanda Saint-Constant, et madame Jutras.

Un instant plus tard il entendait une voix féminine...

– Une question, madame Jutras. Je suis de la police, et je fais enquête sur le meurtre des associés de votre frère.

– Qu'est-ce que voulez savoir ?

– Votre frère s'est-il plaint du mal de tête, le soir du meurtre ?

– Oui. J'ai été obligé de lui donner un

somnifère.

– Merci beaucoup.

Il se mit les mains aux poches, et réfléchit.

Déjà il se faisait une petite éclaircie.

Ayant lu les rapports des journaux, il savait ce qui s'était passé chez Boulet avant le départ de madame Boulet et des invités.

Madame Gagné avait fidèlement rapporté les détails de cette soirée.

Mais voilà que déjà, le Domino noir sentait qu'il était sur une piste.

Il ne savait de qui, mais il commençait à comprendre la machination du meurtre.

D'abord, le mal de tête.

Un mal de tête ayant une cause bien définie.
Une drogue probablement.

Ce mal de tête servirait à briser toute chose que feraient dans la soirée les quatre hommes.

Et les placerait à des endroits assez définis.

Boulet n'irait pas à l'opéra, et resterait à sa

chambre.

Gagné sortirait du théâtre pour prendre l'air, et à vingt pour un le meurtrier pouvait gager qu'il serait dans le parc.

Blais resterait à ses appartements, seul.

Et Marleau ne sortirait pas non plus, et en profiterait probablement pour donner congé à son domestique.

Le plan avait fonctionné dans le cas des deux premiers hommes, et avait raté dans les deux autres cas.

Et voilà pourquoi le Domino noir, Martial Prévost, était moralement certain que la vie de Blais et Marleau était en danger.

Il se décida à aller voir madame Boulet.

VI

Un chat : un sac !

Madame Boulet était chez elle.

– Je m’excuse de vous déranger. Et je m’excuse aussi d’avoir à raviver des mauvais souvenirs chez vous. Mais je suis forcé par mon devoir de vous questionner un peu.

Madame Boulet avait l’air lasse.

– Je vous écoute, monsieur.

– Avez-vous une idée, un soupçon de quelqu’un qui aurait pu avoir un mobile ?

– Non, aucun. Je l’ai dit et je l’ai répété, Antoine n’avait pas d’ennemi.

– Qui hérite de sa fortune, vous ?

– Oui.

– En entier ?

– Oui.

– Plutôt de l'immeuble qu'autre chose. Trois édifices à bureaux, cinq maisons de rapport, un hôtel et une quarantaine de duplex.

– Et des parts de mines.

– En somme très peu. Seulement son bloc dans la Rive d'Or. Mais monsieur Marleau s'est montré très gentil. Il m'a offert de racheter ces parts à leur valeur marchande. Il savait que je ne connaissais rien à cette chose, et ne voulait pas garder d'intérêt dedans.

Prévost – pardon, le Domino noir ! – se montra satisfait.

– Je vous remercie, et encore une fois, excusez-moi !

– De rien, monsieur.

Il se rendit chez Marleau.

Au bureau du syndicat Rive d'Or.

En voyant le somptueux édifice, les vastes antichambres, l'immense bureau consacré à chaque membre du conseil de direction, le

Domino noir laissa échapper un sifflement entre ses dents...

– Whew ! C'est prospère, cette mine-là !

Une grande jeune fille, très belle, avec un décolleté très osé, l'introduisit.

– Monsieur Marleau, monsieur Prévost de la police.

Le Domino noir montra l'insigne que lui avait confié Belœil.

– Monsieur Marleau, une question seulement. Vous verrez que je ne perds pas mon temps en petits trucs d'escrime. Madame Boulet me dit que vous avez offert de lui acheter ses parts dans le syndicat Rive d'Or. Est-ce là une procédure régulière ?

Marleau regarda Prévost d'un air froid, avant de répondre.

– Certainement. La procédure est entièrement prévue dans les codes de loi. J'achète ces parts afin d'empêcher qu'elles soient vendues à n'importe qui. J'agis, en ceci, au nom de la compagnie, soyez-en sûr.

– La transaction est-elle complétée ?

– Oui.

– À qui reviennent ces parts ?

– Au trésor de la compagnie. J'en ai acheté quelques-unes pour moi-même, et Blais a fait la même chose. Ainsi nous gardons nos intérêts de direction, même si le reste des parts est vendu.

– Est-ce qu'il est vendu ?

– Oui.

– Puis-je savoir à qui ?

– Écoutez... euh, Prévost... je ne sais où vous voulez en venir avec vos questions, mais si vous essayez d'établir un rapport entre mes manipulations de stock et le regrettable meurtre de Boulet et de Gagné, vous faites fausse route. Il est parfaitement normal que nous rachetions les parts des défunts, pour empêcher que des étrangers s'établissent des sièges directoriaux à notre insu. C'est tout ce que j'ai à dire.

Le Domino noir s'entêta.

– Mais vous ne m'avez pas dit à qui vous

aviez vendu les parts restantes ?

– Trois hommes les ont achetées. Je vous ferai dresser une liste par ma secrétaire, et elle vous renverra.

– Merci.

Le Domino noir prit congé.

Il acheta un journal.

Il entra dans un restaurant, commanda une tasse de café, et lut le journal en sirotant le café-crème. Le crime était relégué en page vingt.

La grève des bouchers en page un.

Les déclarations d’Ilsley en page trois.

Le crime en page vingt.

Quinze lignes, et rien autre.

La police tenait une piste, et promettait une arrestation sous peu.

Le Domino noir sourit.

Théo Belœil était devant le traditionnel mur de brique.

Le Domino continua à lire.

Il termina, et replia son journal.

En le repliant, un entrefilet juste au bas d'une page lui sauta aux yeux.

Page financière.

« Une veine d'une extraordinaire richesse a été découverte sur une propriété adjacente au célèbre développement Rive d'Or. La découverte est imprévue, et cause de nombreux commentaires. Le claim appartient à un nommé Frisé Lefort, un prospecteur bien connu dans la région. »

« Frisé Lefort ? réfléchit le Domino noir. Ce n'est pas un nom qui inspire grande confiance. Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

Le Domino prit un crayon et son carnet, et il aligna des notes.

Il inscrivit tous les facteurs connus du crime.

Les maux de tête opportuns.

Les allées et venues des victimes.

Les allées et venues de ceux qui avaient été épargnés.

Les transactions de Marleau.

La découverte du nouveau filon.

Et les facteurs inconnus ?

Pourquoi les meurtres ?

Pourquoi la défiguration ?

Pourquoi les doigts coupés ?

Le Domino noir soupira,

Il sentait que le but était proche, mais c'était comme s'il lui échappait des doigts chaque fois qu'il y arrivait.

Comme un poisson qu'on tente d'empoigner alors qu'il nage dans un aquarium.

Le Domino noir sortit, et se rendit au Midi.

– Benoît Augé est ici ?

Il était là.

Augé ne le reconnaissait pas.

– Qui êtes-vous ?

– Tu ne me reconnais pas ?

Le Domino avait repris sa voix naturelle.

– Le Do...

Mais Augé ne put terminer, le Domino noir lui avait asséné un coup sur le pied.

– Aie !...

Une jeune fille passait à deux pas.

Quand elle fut passée, le Domino se tourna vers Augé.

– Imbécile. As-tu besoin de crier comme ça ?

Benoît Augé était contrit.

– Viens dans mon bureau, et excuse-moi, j'étais distrait.

Le Domino se reprit à sourire.

– Pas d'offense, aucun mal, mais une autre fois, fais attention, ça pourrait nous jouer des mauvais tours.

Ils entrèrent dans le bureau d'Augé.

Le Domino s'assit.

– Alors, pas de nouveau de ton côté ?

– Pas grand-chose. J'ai questionné Blais, sans en avoir l'air.

– Et ?

– Rien autre chose que ce qu’il a déjà dit. Il ne soupçonne personne. Ils n’ont renvoyé aucun employé depuis longtemps, et il affirme que la compagnie a été organisée de telle façon qu’on ne peut qualifier personne d’avoir été lésé. Au contraire. D’ailleurs tous les actes d’achat et de réquisition ont été passés à l’amiable entre tous les partis en cause.

Le Domino réfléchit.

– Ainsi le cercle se rétrécit. Mais vers qui ?

Benoit Augé se mit les pieds sur le bureau...

– M’est avis, Domino, que le crime a été commis par quelqu’un qui n’avait rien à voir avec ces gens.

– Comment ça ?

– Un maniaque.

– Un maniaque ?

– C’est bien ce que j’ai dit.

– Ah, non !... Certainement non ! Le crime a été prémédité, et magnifiquement exécuté. Le meurtrier savait les faits et gestes probables de

chacun des hommes visés. Il a préparé son plan minutieusement. Deux éléments imprévisibles ont fait rater la moitié du plan.

– Alors tu crois, coupa Augé, que Blais et Marleau sont les prochaines victimes ?

– Je le crois sincèrement.

– Ouais. Il faudra veiller.

– Il faudra, en effet, veiller de très près. Car si nous ratons notre homme cette fois-ci, nous pouvons bien le rater pour toujours.

– Je me demande s’il va défigurer...

Mais le Domino noir ne le laissa pas terminer... Il se leva droit debout.

– Augé, il vient de se passer quelque chose d’inouï. Depuis trois jours que je me demande ce que vient faire la défiguration là-dedans. Tu poses la même question, et je ne sais si c’est parce que c’est toi qui la pose, mais une réponse se présente à mon esprit. Une réponse tellement renversante que je n’oserais te la dire, de peur que tu ries de moi. Cependant, je vais t’avertir d’une chose. Je suis maintenant absolument

CERTAIN que Blais sera assassiné, le visage tranché, et les doigts coupés, et que Marleau subira le même sort.

– Mais peux-tu prouver tes soupçons ?

– Non. Mais ça ne prendra pas de temps.

Il quitta Benoît Augé. Non sans lui avoir demandé de sa voix brève d'homme en chasse contre le crime :

– Adresse-toi au ministère des mines, et au bureau du procureur-général de la Province. Je veux une liste complète et à date des actionnaires de la mine Rive d'Or, avec la date de leurs achats de parts.,

– Ils auront ça là ?

– Oui. Une telle liste doit être déposée dans les archives de ces ministères.

– Entendu.

Le Domino noir partit vers le bureau du syndicat Rive-d'Or. Une déduction s'ébauchait dans son esprit, et il voulait vérifier.

Comme il allait entrer, les cris d'un vendeur

de journaux l'immobilisèrent.

« Autre financier assassiné !... »

Il acheta le journal.

En première page, les sanglants détails.

Blais était mort.

De la même et dégoûtante façon que les deux autres.

Le midi, il s'était plaint d'un mal de tête...

« Encore ! » pensa le Domino noir.

Et il avait quitté le bureau pour se rendre chez lui.

Marleau avait eu affaire à lui, il lui avait téléphoné. N'obtenant pas de réponse, il s'était décidé à se rendre le voir.

Il l'avait trouvé baignant dans son sang.

Le Domino noir calcula le temps.

Ce devait être quelques minutes après la visite qu'il avait faite à Marleau.

La situation se compliquait, mais d'un autre côté, elle s'éclaircissait.

Il était sur le trottoir, indécis.

Devait-il monter voir Marleau ?

Ou différer sa visite au lendemain ?

Marleau ne serait probablement pas là.

Il monta tout de même.

L'ascenseur le déversa sur l'étage.

L'étage était loué en exclusivité au syndicat.

Une grande porte double, voilée d'un rideau se trouvait devant l'ascenseur.,

Comme le Domino allait ouvrir cette porte, celle-ci s'ouvrit.

Un grand type, bottes de cuir, cheveux frisés, maquinaw sombre, et culottes de chasse sortit.

Il ressemblait à Marleau.

Pas au point de s'y méprendre, mais comme taille, démarche, apparence générale, il était du même type d'homme que Marleau.

Le Domino se retourna légèrement, et observa l'individu.

Que venait-il faire ici ?

Le Domino changea d'idée. Il laissa arriver l'ascenseur, faisant mine de chercher des cigarettes et des allumettes dans ses poches.

Quand l'homme entra dans la cabine, Marleau retourna lestement, et entra à son tour.

L'inconnu n'avait pas même semblé remarquer le manège du Domino.

Il avait l'air absorbé dans ses pensées.

Il traversa le lobby, sortit sur le trottoir, marcha dans la direction des hôtels du port.

Le Domino noir ne le suivit pas.

Il lui était venu à l'idée que la visite de cet homme, un mineur probablement, était bien naturelle dans un bureau de mines.

Il le laissa aller.

Un instant il mesura s'il devait remonter voir Marleau, mais décida d'attendre.

Il entra dans une pharmacie et téléphona à Augé.

– Viens me rencontrer sur le carré Dominion, à la taverne. J'ai soif et je veux te parler de

quelque chose.

Augé accepta.

En arrivant, Augé se débarrassa d'une grande enveloppe.

– Tiens, voici ta liste.

– Si vite ? Mais comment...

– J'ai tiré des ficelles, et on m'a donné l'original qui se trouvait dans les classeurs du bureau de Montréal.

– Formidables ficelles, qui peuvent te faire obtenir ça...

Augé sourit modestement.

– On a ses amis...

Le Domino s'absorba dans la lecture de la longue liste. Plus de quinze cents actionnaires avaient souscrits le capital nécessaire à cette mine. Une liste subséquente indiquait que les noms qu'elle contenait devaient plutôt être ceux de spéculateurs, car les dates d'achats étaient assez récentes.

Le Domino regarda les dernières dates.

Il nota soigneusement le nom des dix derniers acheteurs.

– Pourquoi fais-tu ça ? demanda Augé.

Le Domino sourit.

– Foi de Martial Prévost, je ne sais pas.

– Martial Prévost ?

– Ne sais-tu pas que c'est là mon joli nom ?

– C'est vrai, j'oubliais.

– Tu veux savoir pourquoi je prends ces noms en notes ?

– Oui.

– Ça fait partie de ma preuve contre...

Le Domino noir s'interrompit brusquement.

Il regardait fixement en direction de la porte. Il dit à Augé :

– Vois qui entre !

– L'homme avec des bottes de cuir et un maquinaw ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il a de spécial ?

– Rien. Mais tout à l’heure, je suis parti pour aller chez Marleau. Cet homme sortait du bureau. Je l’ai suivi jusqu’en bas, mais j’ai changé d’idée ensuite.

– C’est bien normal qu’un mineur, car apparemment c’est un mineur, regarde-lui les mains, aille dans ce bureau.

– Je sais tout ça... mais... oh, je ne sais pas, une intuition... Tu vas rester ici, moi je m’en vais avec cette liste. Tu vas rester ici et quand l’homme va partir, tu vas le suivre.

– Bon.

Le Domino noir rentra chez lui en hâte.

VII

Les morts vivants

Chez lui, le Domino s'enferma dans son bureau.

Il sortit une pile d'annuaires téléphoniques, et de livres similaires indiquant la population civile de la Métropole.

Durant plus d'une heure, il s'affaira à chercher dans ces bouquins, les noms contenus sur la liste d'actionnaires, et qu'il avait pris en note.

Un livre après l'autre.

Tous les bouquins y passèrent.

Il téléphona à l'Hydro-Québec.

— La police qui parle. Je vais vous dicter une liste de noms. Avez-vous ces gens comme abonnés ? Les hôtels ensuite.

– Ces gens demeurent-ils chez vous ?

Le Y.M.C.A., quelques-uns pouvaient être jeunes.

Finalement il téléphona au service de santé de la ville.

– Vous gardez en classeurs les certificats de décès, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Depuis combien d'années ?

– Depuis que nous existons, et même avant, car nous avons des copies des registres de paroisses depuis presque la fondation de Montréal.

– Bon. Voici quelques noms. Donnez-moi une idée de leur état de santé, à ces individus, voulez-vous ?

– Et si nous ne les trouvons pas ?

– Regardez dans les naissances récentes. On sait jamais !

Le Domino renvoya sa chaise en arrière et fuma une pipe

D'un air inquiet.

L'investigation marchait.

Mieux même qu'il n'aurait espéré il y a cinq jours.

Il avait une idée exacte du mobile.

Il savait pourquoi, maintenant, les financiers avaient été défigurés, et leurs doigts coupés.

Il savait exactement où le criminel voulait en venir.

Ce qu'il ne savait pas encore, c'était la façon dont le criminel s'y prendrait pour tuer Marleau.

Il avait l'intuition que l'homme entrevu à la porte du bureau de la mine Rive d'Or, et entretenu aussi à la taverne, avait quelque chose à faire dans ces crimes.

Mais ce n'était qu'une intuition.

Rien de plus.

Et s'il avait quelque chose à faire, quoi ?

Voilà où était le dilemme.

Le nom du criminel.

Ses actions prochaines.

La façon de le traquer et de l'exposer.

Le Domino noir avait là un dur problème.

Il le savait mieux que quiconque.

Il attendit patiemment la réponse aux investigations qu'il avait fait faire dans les divers bureaux.

Un moment, il crut que ces réponses arrivaient, mais c'était Benoit Augé.

– Écoute, je suis dans Outremont. J'ai filé notre homme jusqu'ici.

Le Domino était distrait.

– Quel homme ?

– Notre homme aux bottes de cuir.

– Ah, bon !... Où est-il maintenant ?

– Tu ne le croiras pas...

– Enfin, où !

– Dans l'appartement de Hector Marleau.

– Non ?

– Oui...

Le Domino noir ferma l'appareil avec un geste las.

L'homme avait effectivement un lien avec les crimes.

Le Domino se frappa le front.

Il signala 110.

– Québec, s'il vous plaît.

– Oui.

– Le département des mines.

– À qui voulez-vous parler ?...

– Au sous-ministre.

Une longue pause.

– Allô, sous-ministre ?... La police, Montréal. Une information. Êtes-vous au courant de la découverte sur la propriété voisine de Rive d'Or ?... Oui ?... Dites-moi, le prospecteur du claim, Frisé Lefort, a-t-il vendu cette propriété récemment ?... Ah, oui ?... à qui ?... Ah ?... Ah, bon !... Merci, merci beaucoup...

Il raccrocha.

Il regarda l'heure. Cinq heures.

Les bureaux fermaient.

Il n'aurait pas de réponse de ses demandes.

Mais la sonnerie retentit de nouveau.

C'était le service de santé.

– Ces gens que vous rencontrez, ils ne seront pas très gais à causer avec !...

– Comment ça ?

– Ils sont morts.

– Morts ?

– Oui, tous dans la même année, 1925, il y a vingt ans.

– Morts, hein ?

– Froidement et confortablement morts...

– Merci beaucoup.

La grande cavalcade des morts vivants.

Sortes de « télégraphes » raffinés.

Le Domino noir sourit.

Tout devenait si simple maintenant.

Tout prenait si bien la place qui lui revenait dans le casse-tête.

Tous les morceaux s'emboîtaient avec une telle gentillesse.

Jusqu'à cet homme qui était chez Marleau.

Augé rappela.

– Qu'est-ce que je fais avec mon individu. Il ne sort pas de la maison.

– Laisse-le faire. Je ne crois pas qu'il sorte non plus.

– Non ?

– Non. Viens-t'en chez toi, j'ai à causer avec toi. Tu vas m'aider à mettre le plan en ordre.

Le Domino noir s'affaira.

Il téléphona à madame Boulet.

À madame Gagné.

Il leur demanda de se rendre immédiatement chez Benoît Augé.

Il téléphona aussi à Théo Belœil ?

– Allez chez Marleau, dit-il, vous le trouverez

chez lui, mort. De la même façon que les trois autres.

– Qu'est-ce que vous dites là ?

– Vous m'avez compris, Marleau est mort.

– Qui vous l'a dit ?

– Je le sais. Le plan se déroule.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas dit avant ?

– Je ne prévoyais pas un dénouement aussi rapide.

– Marleau est mort, alors ?

Suivit un monologue du Domino noir. Il expliqua longuement à Théo Belœil les circonstances des trois crimes, y compris le dernier... Belœil ponctuait les déclarations de Prévost... de celui qu'il prenait pour Prévost... de oh ? de Ah ? très significatifs.

Belœil tombait des nues.

Belœil ne pouvait imaginer pareil dénouement.

– Faire surveiller les routes, donc ?

– Oui, j’ai l’impression que vous pouvez pincer notre homme en une heure, si vous agissez vite.

– Je vais m’en occuper.

– Et quand vous l’aurez, ne l’amenez pas au poste. Amenez-le ici, j’ai besoin de le confronter.

Le Domino ferma la ligne, et s’abîma dans la lecture du journal.

À mesure qu’il lisait, en page financière, les dernières nouvelles, son visage s’éclairait.

Vraiment, le plan du criminel était magistral, et nul autre qu’un homme extrêmement intelligent pouvait réussir une telle manipulation.

Car c’était rien autre qu’une manipulation.

Une grande manipulation.

Avec des cadavres comme accessoires.

Mais avec une fortune comme enjeu.

Une fortune valant des millions de dollars.

Un instant, le Domino noir songea que l’intelligence du criminel pouvait bien se manifester dans son plan de fuite.

Mais il se souvint que Belœil avait des méthodes infailibles de barrer les routes.

Et après tout, Montréal n'est accessible que par huit ponts.

Ces ponts gardés, personne ne peut sortir de Montréal, surtout si on patrouille les rivières et le fleuve.

Et Belœil ferait ça. Il ferait justement ça.

Le Domino prit patience, et attendit.

Madame Boulet arriva.

Benoît Augé la suivit à deux pas derrière.

Madame Gagné arriva cinq minutes plus tard.

Le groupe était complet.

Il ne manquait plus que Belœil.

Théo Belœil et son prisonnier.

Théo Belœil et le meurtrier de Boulet, Gagné, Blais, Marleau...

Quand tout le monde fut assis, fourni de cigarettes et de consommations, le Domino noir se leva.

Il avait enlevé son déguisement.

Et son visage était caché derrière le Domino qui était sa « marque de commerce ».

En entrant, madame Boulet avait eu une exclamation : « Le Domino noir ! »

Le Domino s'appuya les mains sur le rebord de la table.

– Je voulais vous raconter aujourd'hui une petite histoire, mais je crois que je n'en aurai pas le temps. Théo Belœil, que vous connaissez tous, arrivera ici dans quelques minutes, accompagné du meurtrier de Boulet, Gagné, Blais et Marleau.

Je n'ai donc que quelques minutes pour vous exposer ce crime magnifique, qui restera dans les annales criminelles du pays comme une œuvre d'art du genre.

– Qui est-il, dit Augé, ce criminel ?

– Patience, sourit le Domino, patience Benoît, tu le sauras bientôt.

D'abord, voyons comment le crime a été exécuté. Dans l'après-midi précédent les deux premiers crimes, le meurtrier prépara le terrain.

Il savait que Boulet et Gagné allaient à l'opéra. Il savait que Boulet partirait de chez lui, après dîner.

Il savait que Gagné rencontrerait sa femme, et dînerait au restaurant pour se rendre ensuite au théâtre.

Il savait que Blais serait probablement chez lui.

Il savait, il en était certain, que Marleau serait chez lui.

Mais pour que tout arrive suivant le plan, il servit aux victimes possibles une drogue.

Peu de temps après, chacune des victimes avait un mal de tête.

Un mal lancinant, énervant.

Boulet décida de rester chez lui, et de RESTER SEUL.

Le meurtrier comptait là-dessus.

Blais, cependant fit rater la partie du plan qui le concernait en se rendant chez sa sœur, en dehors de la ville.

Marleau fit de même en assistant à l'opéra.

Le meurtrier s'introduisit chez Boulet, et poignarda la victime.

Puis il lui trancha le visage et les doigts.

Vous verrez tout à l'heure pourquoi.

Il épia la sortie de Gagné du théâtre, et lui fit subir le même sort dans un bosquet.

Il se rendit chez Blais.

Mais Blais n'était pas là.

Malgré son mal de tête, il était parti.

Cela dérangeait les plans de l'infâme criminel.

Marleau aussi n'était pas chez lui.

Mais ce n'était que partie remise.

Le meurtrier pouvait attendre quelques jours.

D'ailleurs, à y bien penser, le délai lui fut profitable.

Le criminel s'affaira donc, d'abord, à parfaire la seconde partie du plan.

Je reviendrai à celle-ci tout à l'heure, quand le meurtrier sera arrivé.

Quelques jours plus tard, il tua Blais.

Et ce soir, on a trouvé ce qui restait de Marleau.

Remarquez bien ces mois, ils sont importants.

On a trouvé...

CE QUI RESTAIT DE MARLEAU.

Dans l'appartement de celui-ci.

Un autre cadavre défiguré, le visage tranché, les doigts tranchés.

J'ai alerté la police et on a surveillé les routes et les ponts.

Je n'ai AUCUN doute que d'ici quelques minutes, Théo Belœil arrivera ici avec notre homme...

– C'est tout ce que tu nous dis, demanda Augé en voyant que le Domino s'était assis, et ne parlait plus.

– C'est tout pour le moment. Quand Belœil arrivera, je vais confronter le coupable avec une reconstruction de ses crimes.

Et alors...

Seulement alors...

Pourrai-je compléter la bien incomplète image que je viens de vous peindre.

Benoît Augé alluma une cigarette.

– Estimes-tu que le retour de Belœil se fera bientôt ?

– Je l'attends d'une minute à l'autre.

Il n'avait pas sitôt prononcé ces mots qu'on sonna à la porte.

Benoît Augé se leva, alla ouvrir. Il fut parti deux minutes, et revint aussitôt, suivi de Belœil.

En voyant le Domino noir, Belœil sursauta.

– Le Domino noir ?

Il eut le même geste et la même intonation que madame Boulet avait eu.

Ce qui fit sourire le Domino noir.

– Oui, le Domino noir. Avez-vous votre homme ?

– Oui. Il est dans l'antichambre, sous bonne garde.

– Vous le ferez entrer tout à l’heure. Je vais maintenant expliquer à ces bonnes gens pourquoi le crime fut d’abord conçu, et pourquoi il fut conçu de cette façon.

Notre homme, un type très intelligent, avait de grandes ambitions.

Il voulait réaliser une fortune rapidement.

Il engagea un prospecteur.

Cet homme avait un travail bien défini à accomplir.

À ça aussi nous y reviendrons.

Notre homme, le meurtrier, voulait deux choses.

D’abord, éliminer complètement le conseil de direction de la mine.

S’accaparer toutes les parts, du moins toutes les parts possibles, puis les revendre.

Réaliser ainsi un profit raisonnable, liquider l’argent, et fuir.

Pour corser l’affaire, il décida de faire monter les parts.

Le moyen employé était simple.

Il fit « découvrir » une veine d'une extrême richesse sur un claim voisin de la propriété de la Rive d'Or.

Cette bonne nouvelle stimula immédiatement la vente des parts de Rive d'Or, car d'après le public, une veine découverte chez le voisin suppose une veine chez soi. Géologiquement, cette théorie est fautive. Mais le public en général ne le sait pas. Alors on voulut du Rive d'Or. Les ventes activèrent. Le prix monta.

Si vous aviez suivi les journaux depuis deux jours, vous verriez comme c'était simple, en somme.

L'assassinat de Boulet, de Gagné, de Blais, et de... Marleau éliminait le conseil de direction, rejetait leurs parts sur le marché libre.

Notre homme, en se servant de noms fictifs, empruntés à des gens morts depuis vingt ans, racheta ces parts.

Il les a toutes revendues en bloc, il y a quatre heures.

La page financière du journal vous le dira.

Il a réalisé de l'argent liquide au montant de \$890,000.

Ce n'est pas mal.

Cet homme avait déjà une fortune personnelle que Dunn & Bradstreet évalue à \$300,000. Les deux montants, remarquez-le, le rendent millionnaire.

Ce n'est pas à déjeter.

Le jeu en valait la chandelle.

Et comme le criminel n'a commis AUCUNE erreur, il risquait d'en sortir indemne.

Il a fallu que je prenne la mouche.

– Mais, s'interposa Belœil, les cadavres avec le visage tranché ?

– Belœil, vous avez là la preuve de l'intelligence du criminel.

D'abord, je me suis demandé pourquoi cette boucherie apparemment inutile.

Empêcher l'identification ?

C'était la première réaction.

Mais ensuite, il m'a fallu me rendre à l'évidence.

Il n'était pas question d'empêcher l'identification de Boulet !

Regardez les journaux.

À part le visage tranché et les doigts coupés, aucun effort valable.

Dans le cas de Boulet, identification immédiate.

Ainsi dans le cas de Gagné.

Dans le cas de Blais.

Et... mais attendons un instant.

Je déduis donc que l'identification n'était pas nécessairement le but poursuivi.

J'abandonnai cette idée complètement.

Je n'aurais pas dû.

Je perdis un temps précieux.

Il me vint à l'esprit, tout à coup, que la mutilation des cadavres avait peut-être pour but

d'établir un précédent.

Si, par exemple, on avait mutilé Boulet, facile à reconnaître, puis Gagné, tout aussi identifiable, puis Blais, afin que Marleau soit identifié avec la même rapidité...

– Je ne comprends pas, dit Augé.

– Si, par exemple, le dernier cadavre n'était pas celui de Marleau ?

Le Domino noir jeta cette déclaration comme on cingle un fouet sur un dos de cheval.

Un tumulte en résulta.

Tout le monde parlait à la fois.

Les femmes étaient debout.

Elles criaient et discutaient.

Augé, avec de grands moulinets des bras, protestait.

Théo Belœil s'épongeait le front, sans rien dire.

Et le Domino noir regardait le tapage avec un sourire moqueur.

– Allons, mes amis, calmez-vous ! Je vous en prie !

On se calma, lentement.

Un après l'autre, les auditeurs reprirent leur siège.

Le Domino se prépara à continuer son réquisitoire.

Mais à ce moment, un événement sensationnel se produisit.

On entendit un coup de feu dans l'antichambre.

Un coup de feu qui claqua.

Puis une fuite précipitée.

Une course affolée.

Des portes qui s'ouvrirent et se refermèrent.

Le Domino noir bondit vers la porte.

Revolver à la main, il s'élança.

Le criminel était déjà loin.

Il avait sauté sur le trottoir, avait enfilé par le coin, courant, a toutes jambes.

Le Domino noir était deux cents pieds derrière lui.

Mais il gagnait du terrain sur le malfaiteur.

Brusquement, le Domino noir buta, tomba, et resta plusieurs instants sur le pavé.

Le temps que cela lui prit pour revenir de son étourdissement, car il s'était assommé sur le trottoir, le bandit était loin.

Il jugea la poursuite devenue inutile, et retourna à la maison.

Policiers et spectateurs étaient dans un émoi indescriptible.

Les femmes demandaient :

– Mais qui était-il, le meurtrier ? Qui était-il ?

Le Domino noir leur imposa silence du geste.

Il ouvrit le téléphone et signala un numéro.

– Allô ? L'aéroport de Cartierville ? Le Domino noir... Mon avion est-il en état de voler ? Oui ? Vous avez réparé le carburateur, tel que j'avais demandé ? Avez-vous vérifié la pompe-pression à gazoline ? Bon. Sortez-le et tenez-le

prêt au décollage, je serai là dans quinze minutes.

Puis, se tournant vers les deux femmes, Augé et Belœil, il leur dit un seul mot :

– Venez.

On s'entassa dans la longue voiture du Domino noir, et on partit.

Le Domino noir était silencieux et sombre.

Il réfléchissait.

À l'aéroport, il ne parla pas plus.

Tous montèrent dans l'avion, le Domino signala le livre de terre, monta à son siège de pilote, signala la tour de trafic, reçut l'ordre de prendre la piste, puis enfin, de décoller.

Il poussa le moteur à sa limite.

L'appareil acquit de la vitesse.

Le vrombissement devint intolérable.

Le Domino se pencha, augmenta l'angle de morsure de l'hélice, le vrombissement devint un Cauchemar.

Et l'avion décolla.

En partant, l'avion fut pointé vers le Grand Nord.

On vola plus d'une heure en silence.

On passa au-dessus de Terrebonne, Joliette, puis Rivière-à-Pierre.

Là, le Domino bifurqua légèrement, suivant un tracé fait à la hâte, avant d'embarquer, sur une carte montrant les routes aériennes de la Province de Québec.

À la fin, excédé de ce silence, Belœil parla.

– Je veux bien, moi, qu'on m'amène par monts et par vaux, sans autre avis, que l'ordre jeté sans aucune politesse. « Venez ! », et je dois venir. Mais d'un autre côté, j'aime bien savoir où je m'en vais, et pourquoi ?

Le Domino noir se décida à sourire.

Il se retourna un instant et regarda Belœil.

– Tu t'en vas arrêter le meurtrier que tu cherches. Ça ne te suffit pas ?

Belœil, que le Domino noir tutoyait pour la première fois, parut surpris...

– Je ne... je...

– Écoutez, tous, dit Domino noir. Je sais où je m'en vais. Le meurtrier, en se sauvant, se rendait à un certain endroit. Il lui FAUT aller là. La fortune qu'il a amassé est à cet endroit. Nous le cueillerons quand il arrivera.

Et le vol reprit, en silence.

On vola ainsi trois heures.

À cinq mille pieds.

Puis le Domino commença à faire décrire de grands cercles à l'avion.

De grands cercles qui ramenaient l'appareil par terre.

Tout en bas, un lac.

Trois pieds carrés d'eau argentée par la lune.

Mais à mesure que l'avion descendait, le trois pieds carrés devenait trois cents, puis trois mille, puis trente mille.

Puis le Domino noir, en un dernier geste triomphant, posa l'avion sur les vagues, comme on pose un pétale sur l'eau.

Il taxia vers la rive.

Un petit quai, un hangar désert.

Deux ou trois cabanes de bois rond.

Une lampe falote éclaire la fenêtre de l'une
d'entre elles.

Le groupe marche vers cette cabane.

Le Domino frappa.

Un métis vint ouvrir.

Des yeux de fouine dans un visage ramassé en
paquet comme un museau de chien pékinois.

– Je cherche le claim de Frisé Lefort.

– Loin... loin d'ici.

– Combien loin ?

– Trois milles dans le bois. Pas de trails, pas
de chemin. Faut aller par lac Solitaire, en haut
d'ici. Là, une trail tout drette.

– Est-ce qu'on peut coucher ici, ce soir ?

– Voisin parti, moi clé. Coucher là, si vous
êtes bon monde.

Belœil montra son insigne de policier.

L'insigne magique.

Le sésame qui ouvre toutes les portes.

On ouvrit la cabane déserte.

Elle contenait une cuisine assez grande, et deux chambres à coucher.

– Les femmes coucheront dans celle-ci, dit le Domino, nous coucherons dans celle-là.

Ce fut entendu.

On mangea chez le métis, puis on causa un brin, puis on se coucha.

Et on dormit comme jamais.

Même le Domino qui touchait au terme de sa cause.

Au matin on se réveilla frais et dispos, et on entreprit, après un bon déjeuner, le voyage vers le claim.

Ce fut un trajet ardu, car personne n'était habillé pour le bois.

Mais au bout de trois heures, on était rendu.

Une cabane de bois rond occupait le milieu

d'un quadrilatère parfaitement indiqué par des poteaux-bornes.

Et sur le milieu, un poteau avec un écriteau, indiquant que ce claim appartenait à Frisé Lefort, dont l'adresse était Noranda.

La cabane était déserte.

Un trail aboutissait du bois à la cabane.

En sens inverse de celle piétinée par le groupe.

– Celle-ci vient du chemin de fer, qui passe à quatre milles d'ici, dans cette direction-là. Notre homme viendra de là.

– Êtes-vous donc si sûr qu'il viendra ? demanda madame Gagné.

– Venez, dit le Domino.

Ils entrèrent.

Le Domino fouilla quelques minutes, puis trouva le magot. Une caisse de bois contenant des liasses de billets de banque.

– Si vous les comptez, vous en trouverez pour un peu plus un million. La première erreur du criminel fut de cacher son butin. Ce fut sa seule

erreur et elle lui sera fatale, car sans ça, nous ne serions pas ici.

– Mais comment saviez-vous que ce serait ici ?

– Parce que je l'avais déduit. L'argent ne pouvait être ailleurs...

– Mais pourquoi ? Qui donc est cet homme que nous attendons ?

Le Domino ne répondit pas. Il pointa seulement vers le chemin venant de la lointaine gare.

Regardez, le voici.

En effet, un homme avait débouché du chemin, et marchait vers la cabane.

Augé s'écria...

– Notre homme à bottes de cuir que j'ai suivi hier soir...

Belœil cria :

– Frisé Lefort.

– Ni l'un, ni l'autre, dit le Domino noir...

L'homme ouvrait la porte.

Le Domino le coucha en joue avec son pistolet.

– Entrez, mon cher, entrez, et n'essayez pas de vous sauver cette fois-ci, nous connaissons vos trucs...

L'homme fit un geste résigné, et leva les mains.

– Je vous présente, madame Gagné, madame Boulet, Benoît Augé, et mon cher Belœil, un homme très bien déguisé, qui, si vous lui arrachez son déguisement, vous apparaîtra dans la personne de Hector Marleau, excellent acteur, criminel supérieur, financier averti, mais dont la fatuité n'a pas de bornes.

Madame Gagné eut un gémissement :

– Hector ! C'était vous !

Marleau ne dit rien.

– Voilà donc le rat pris au piège, dit le Domino. Voilà la raison pourquoi les victimes étaient mutilées. Afin qu'on les identifie tout de même, dans ces conditions-là, et qu'une fois la

routine établie, on identifie le corps de Marleau de la même façon, par les vêtements, et l'environnement. Ainsi, le corps de Marleau n'avait pas besoin d'être celui de Marleau. Il pouvait être celui de... Frisé Lefort, par exemple. Même taille, même apparence générale. Une ressemblance assez remarquable. Lefort mort, sous l'apparence de Marleau, notre assassin peut se sauver, empocher l'argent, déménager de région, changer son nom, recommencer à neuf avec une fortune considérable...

Il s'est vendu à moi, sans que je le sache trop, en s'offusquant quand je lui ai demandé à qui avait été vendu l'excédent de parts après le rachat qu'il faisait en conséquence de la mort de Boulet. Ordinairement, puisque la liste des actionnaires d'une compagnie doit être déposée au bureau du procureur général de la Province. Il n'avait donc pas de raison de s'offusquer.

S'il avait agi tout bonnement, en me donnant une liste approximative, de mémoire, mes soupçons n'auraient pas été éveillés. Mais il a choisi de s'offusquer, alors j'ai pris la mouche,

j'ai fait vérifier la liste. Les gens étaient morts depuis vingt ans. De là à ma déduction, il n'y avait qu'un pas. Ce rachat me donnait le mobile. Puis l'opportune découverte de ce claim, qui fit monter le stock Rive d'Or. L'engagement de Frisé Lefort ne m'apparut pas significatif jusqu'à ce que je vis celui-ci, botté de cuir, sortir du bureau de Marleau. Je commençais à comprendre...

– Et ensuite, dit Belœil...

– Vous savez le reste. Pure déduction, mais des déductions se sont prouvées sensées, comme vous voyez.

– Mais s'il était à l'opéra, s'interposa madame Boulet, il n'a pu commettre le crime ?

Il y était, mais seulement aux entractes. Les crimes ont été commis à des heures différentes. Boulet fut tué, comme vous le savez, vers neuf heures, et Gagné vers dix heures. Marleau s'en fut chez Blais pour onze heures, ne le trouva pas là, alors il revint au théâtre, se trouva à la sortie. Il mangea au restaurant, et, pour établir un alibi, probablement, joua cette petite comédie du mal

de tête, inexistant pour lui puisqu'il avait lui-même drogué le café de ses confrères, et leur avait fait tonitruser la radio dans les oreilles tout le long de la conférence. Puis il joua ensuite la comédie de la clé perdue...

– Beau crime, dit Belœil.

– Le plus beau de ma carrière, dit le Domino, car je vous avoue sincèrement que sans la chance la plus pure, je n'avais aucun indice, et si Marleau n'avait pas fui ce soir, je n'aurais pas été capable de prouver QUOI QUE CE SOIT contre lui, excepté ses achats de part, et ses reventes frauduleuses.

Cet ouvrage est le 687^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.